



## TRIOLET

A. M. A. Denault pour le remercier plus dignement de l'envoi de son livre

Quel puissant et nouveau soleil  
Fait jaillir ces *Lueurs d'Aurore*,  
D'un éclat sans autre pareil ?  
Quel puissant et nouveau soleil,  
Prophétisant un grand réveil,  
Approche l'horizon qu'il dore ?  
Quel puissant et nouveau soleil  
Fait jaillir ces *Lueurs d'Aurore* ?

Quels sont ces airs mélodieux  
Qui transportent soudain mon âme  
Aux portes du palais des cieux ?  
Quels sont ces airs mélodieux ?  
Est-ce une harpe aux sons joyeux  
Qui touche mon cœur et l'enflamme ?  
Quels sont ces airs mélodieux  
Qui transportent soudain mon âme ?

D'où viennent ces suaves fleurs  
Qui s'ouvrent avec tant de grâce,  
Eblouissantes de couleurs ?  
D'où viennent ces suaves fleurs,  
Aux doux arômes enchanteurs,  
Et dont l'œil jamais ne se lasse ?  
D'où viennent ces suaves fleurs  
Qui s'ouvrent avec tant de grâce ?

Chante, aimable et sublime enfant,  
Pour ton beau pays chante encore,  
Car ton peuple chérit ton chant.  
Chante, aimable et sublime enfant,  
Si patriote et si touchant,  
Chante ta patrie à l'aurore.  
Chante aimable et sublime enfant,  
Pour ton beau pays chante encore !

Augustin Lellis.

## ADIEU

SOUVENIR D'UNE PRISE D'HABIT



Le ciel gris s'éclaire sous un  
pâle rayon de soleil qui  
égaye le grand parc en-  
core humide.

Nous suivons le voile  
blanc qui nous guide  
sous les vieux hêtres jus-  
qu'aux majestueux bâti-  
ments dont la silhouette  
blanche domine le calme  
de ce lieu. On nous in-  
troduit dans le parloir du

cloître neuf. La mariée est là.

La mariée ! N'est-ce pas le brouhaha d'une  
sacristie qui l'entoure ? Cette foule émue de  
parents et d'amis n'est-elle pas là pour féliciter  
les jeunes époux ? Où donc est celui à qui elle  
va engager sa vie ? Elle est seule, et tous  
pleurent en s'éloignant.

Son père, sa mère la quittent aussi. A qui  
l'ont-ils confiée ! Quelle est cette main qui  
s'avance pour me permettre à mon tour de ré-  
clamer une étreinte fraternelle ? Cette main  
qui remplace l'égide sacrée placée par Dieu  
lui-même à notre berceau ?

Là aussi, c'est un titre de mère, et dans son  
impersonnalité vague, il me semble presque  
une profanation.

Sous sa coiffe tuyautée, son voile sombre,  
sa pèlerine violette, la sobriété de son habit  
religieux, elle a pourtant l'air bien vénérable,  
la Mère maîtresse des novices. Son petit œil

intelligent brille d'un éclat plus doux, en se  
fixant sur cette jeune créature qu'elle va pré-  
senter à Dieu.

L'heure avance, et je n'ai qu'un instant. Un  
instant ! le dernier qui me rapproche d'elle  
comme je l'ai connue, comme elle était à nous,  
au cercle de famille, quand elle me disait son  
ardente affection.

Pourquoi ne te vois-je pas sous ce satin et  
ces fleurs d'oranger, comme j'ai vu tes sœurs,  
dire un adieu souriant à leur vie de jeune fille,  
tout en restant au milieu de nous sous un titre  
plus sérieux ? Sans doute, tu te serais envolée,  
toi aussi, comme elles ; mais oui, comme elles,  
c'est à-dire que nous t'aurions possédée encore  
après celui à qui ton cœur se fût donné, pos-  
sédée au moins par instants d'intimité et cons-  
tamment par le frottement d'une même vie  
menée à côté d'elle.

Allons ! il ne reste plus que moi. Tous sont  
passés dans la chapelle. Adieu ! Marguerite,  
adieu ! Mais relève ton voile. Que pour une  
dernière fois rien ne me sépare de toi. Ce tulle  
même est de trop.

"Jamais, comme les autres," me répondit-  
elle, avec un regard qui n'est pas un reproche,  
mais sans obtempérer à ma demande. C'est  
vrai ; sa volonté n'existe plus.

La Mère des novices n'a pas l'air sévère en  
ce moment : Me permettez-vous, Madame, de  
soulever son voile pour l'embrasser ?

Elle s'approche en souriant pour nous aider  
et nous empêcher de tout chiffonner. Car,  
aussitôt dit, aussitôt fait : une seule étreinte,  
mais longue, profonde, pleine de souvenirs, de  
regrets, et d'adieu !

Et je m'éloigne. Nous ne nous sommes rien  
dit. A la porte, je me retourne pour l'enve-  
lopper encore d'un regard. La Mère referme  
lentement sur moi les deux battants, et je me  
trouve, je ne sais comment, dans la chapelle,  
au milieu de la famille, pouvant voir égale-  
ment bien l'autel à gauche et à droite, un prie-  
Dieu de velours rouge, au milieu du chœur  
déjà rempli par les religieuses, mères au grand  
manteau, novices au long voile blanc, postu-  
lantes au petit capuce noir que, hier encore,  
portait Marguerite.

Elle entre. La porte du fond s'est ouverte et  
la mariée avance lentement, seule, jusqu'à la  
place qui lui est réservée. Seule, toujours seule,  
pour monter la route de la vie !

Ah ! ce moment est poignant ; et que doit-  
il se passer dans le cœur d'une mère, d'un père  
qui l'adorent, et qui n'ont même pas le droit  
de la conduire au sacrifice ?

Et dans son cœur, à elle, pauvre enfant !  
Malgré toute la tension héroïque d'une âme  
qui volontairement renonce à tout ; malgré  
toute la sérénité que reflètent ces visages  
voués à la retraite, on sent la lutte de la na-  
ture, et ses yeux ne se lèvent pas une fois. On  
dirait qu'elle craint de perdre toute sa force  
en rencontrant un regard.

A genoux, les bras croisés, la tête baissée,  
elle semble une statue dont je ne puis plus  
détacher les yeux. D'une voix tremblante d'é-  
motion, le prêtre qui a guidé son enfance vient  
de chanter le *Veni Creator*. Elle s'assied pour  
écouter sa parole.

— *Mortui estis...*

L'écho de ces deux mots descend jusqu'au  
fond de nos cœurs et nous fait frissonner  
amèrement.

Elle est morte ! Elle a vingt ans et nous  
l'aimons ! Elle est morte ! morte au monde,  
morte à la nature, morte à la famille, morte à  
tout ce qui n'est pas ce à quoi elle sacrifie  
tout : Dieu. Hélas ! Dieu ! A-t-on le droit d'en  
vouloir à Dieu ? L'âme crispée par les révoltes  
de la nature nous semble hésiter, mais malgré  
l'opposition de la souffrance, malgré la force  
du sacrifice, le rayon d'en haut s'impose :

*Fiat !*

Elle ne veut pas pleurer, Marguerite, mais  
sa figure n'est plus impassible. Je la connais  
si bien ! Ses yeux luttent en vain maintenant  
pour retenir les larmes qui s'y pressent, bril-  
lantes.

Le prêtre a béni une corbeille garnie de  
fleurs d'oranger, sa corbeille de mariée ! Ses  
bijoux, ses dentelles, les parures de sa jeu-  
nesse, ce sont : la sombre pèlerine de la re-  
traite, le grand chapelet, la médaille de cuivre,  
le voile blanc dont on la recouvre tout entière  
lorsqu'elle vient s'agenouiller au pied de l'autel.

*Mortui estis !*

Nous sentons tous que c'est fini.

On ne voit plus rien d'elle : sa taille, ses  
cheveux, sa silhouette pleine de jeunesse se  
cachent. D'un pas précipité, elle quitte la  
chapelle. C'est comme une blanche vision d'a-  
dieu qui se grave dans nos cœurs.

Et, de sa place vide, mon regard se porte à  
l'autel, au trône de l'Epoux invisible et mys-  
tique à qui elle offre ses serments. C'est le  
Dieu de la retraite, le grand maître de la vie  
et de la mort, du temps et de l'éternité. C'est  
lui qui nous a tout donné et à qui nous ren-  
drons tout un jour. Marguerite n'a fait que  
devancer l'appel.

Mais, ne pleurons-nous pas les morts ?... La  
voilà qui reparait sous l'habit religieux. Il  
me faut un instant pour la reconnaître. Elle  
reprend sa place et son immobilité de statue.  
Sa figure m'impressionne : elle est blanche  
comme la mousseline qui l'entoure.

Le saint sacrifice commence, et je demande  
pardon à Dieu de penser plus à la victime hu-  
maine qui se présente là devant lui qu'à la  
divine victime du Calvaire qui renouvelle sur  
l'autel le sacrifice, salut du monde.

Une voix chaude et vibrante coupe le si-  
lence ému que l'on entend peser sur les cœurs ;  
la grande mélodie de l'orgue porte à Dieu tout  
doucement, et l'être tout entier tressaille, puis  
se redresse à ces accents du poète des soirs que  
fait vibrer si profondément la douce et en-  
traînante phrase de Gounod :

'Rayon divin, es-tu l'aurore du jour qui ne  
doit pas finir ?...'

Oui, rayon d'en haut, qui l'as frappée et qui  
nous l'enlève, qui la rends heureuse alors que  
nous souffrons pour elle, parle ! D'où vient ta  
puissance ? N'es-tu qu'une lueur d'illusion ma-  
gique, un mirage de l'imagination ou vraiment  
la clarté de Dieu, l'aube de l'autre vie, l'aurore  
de ce jour divin qui ne doit pas finir, le gage  
d'une éternité de bonheur pour celle que tu  
illuminas en nous l'arrachant ?

Tous, nous nous approchons après elle d-  
la table sainte... Et le prêtre a quitté l'autel de-  
puis longtemps ; tous, nous sommes encore là.  
Il semble que personne ne veuille donner le  
signal et rompre cette sorte de liens mysté-  
rieux qui nous tiennent unis en ce moment  
comme un réseau qui enveloppe encore Mar-  
guerite.

Il le faut pourtant. Nous sortons tous en-  
semble et sans elle, qui suit le défilé des grands  
voiles silencieux de la retraite. Elle ne nous  
appartient plus. Son cœur est engagé main-  
tenant. Elle a renoncé à tout, à sa liberté, à  
sa jeunesse, à tous ceux qui l'aiment, pour en  
suivre un seul. Demain, elle entre en retraite,  
son âme veut le voyage d'amour que réclament  
ici-bas les cœurs qui s'unissent ; et rien ne  
viendra la distraire de son divin Epoux.

Ah ! si l'on restait dans les hauteurs de la  
foi, peut-être arriverait-on à courber toute  
résistance, mais il y a la partie matérielle tan-  
gible ; et, par moments, il nous semble que  
Marguerite ne nous a quittés que pour ces re-  
ligieuses, des créatures plus parfaites que nous,  
sans doute, mais mortelles, humaines comme